

Entre l'industrie de l'Internet et la solitude des *graffiti*

Introduction : tout voir, tout avoir, tout savoir

Aujourd'hui nous faisons entre érotisme et pornographie une différence de degré (ou d'intensité), et une distinction d'apparence. L'érotisme susciterait le désir par la suggestion du rapport sexuel, dont certains aspects ne seraient pas montrés. Ainsi ce rapport serait plus représenté, c'est-à-dire joué ou simulé, mais non accompli. D'où l'idée que l'érotisme serait une « esthétisation », une « symbolisation » du rapport sexuel, occasion d'un jeu de séduction entre deux personnes au moins. En revanche, la pornographie montrerait explicitement l'accomplissement même de ce rapport, exhibant tant les organes que les différentes combinaisons d'accouplement. Ce rapport ne serait donc pas simulé mais bel et bien effectué, le spectateur étant mis en situation de voyeur, faute de participer *in vivo* et *in situ* à l'acte même. Ce voyeur cherche ainsi à percer le mystère du rapport.

En effet, dans l'accomplissement de l'acte sexuel, ce qui compose le morceau de choix, l'intromission du pénis dans un orifice (quel qu'il soit) reste par constitution le point aveugle de cet acte. Et si le voyeur veut se regarder en acte par le biais d'un miroir ou d'une vidéo en temps réel, cette observation réfléchie contrevient à l'immédiateté de sa jouissance sexuelle. La pornographie comme explicitation du *trait d'union* abolit donc le mystère et satisfait donc ce que Freud reconnaissait comme un désir de voir et de savoir¹.

Nous aimerions recontextualiser la pornographie dans le temps long, comme satisfaction du désir pris aux images explicites, lui-même satisfaction d'un voyeurisme intégral. Nous ne parlerons donc pas d'obscène, qui suppose un jugement de valeur péjoratif, mais *d'ostensible*. Est ostensible ce qui est non seulement montré mais plus encore

offert aux yeux et produit à la vue². Les images pornographiques n'ont rien à cacher de la sexualité, donc elles font voir, elles font tout voir, et même tendent à mettre en évidence ce qui peut être naturellement tenu en réserve. L'image porno, par son effort d'ostentation est ainsi la réponse à une curiosité absolue, ou du moins voulue comme telle. Ce couple *ostentation/curiosité* formant ce qu'on pourrait appeler un désir d'évidence et de connaissance par l'effort symétrique de clarté intégrale, ou, inversement, par le refus de toute part d'ombre au nom de la pure apparence. L'anatomie n'a ainsi plus de secret.

Circonscription de la pornographie : d'hier à aujourd'hui

Dans *Les Deïpnosophistes* (XIII, 21) Athénée de Naucratis met dans la bouche de Cynulcos les mots suivants :

Ma foi, elle est belle, ton érudition ! Il est sûr et certain que tu n'as rien à voir avec Théomandros de Cyrène, dont Théophraste dit dans son livre sur le *Bonheur*, qu'il désirait enseigner l'art d'être heureux. Non, toi, tu cherches plutôt à nous apprendre l'érotisme (*erotodidaskale*). En fait, tu ressembles à cet d'Amasis d'Élis, dont Théophraste – encore lui – fait mention dans son *Traité sur l'amour*, et qui était un expert en matière sexuelle. On ne se tromperait pas de beaucoup en t'appelant pornographe (*pornographon*), au même titre que les peintres Aristide, Pausias et Nicophanos. Dans son livre sur *Les Tableaux de Sicyone*, Polémon reconnaît que ces gens-là excellaient dans ce genre de peinture³.

1. Sigmund FREUD, *Introduction à la psychanalyse*, ch. 21, trad. S. Jankélévitch, Paris, Payot, 1975, p. 309.

2. Cf. Émile BENVÉNISTE, *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*, t. 2, Paris, Minuit, 1969, p. 257 et suivantes.

3. Athénée de NAUCRATIS (IIIe s. ap. J.-C.), *Les Deïpnosophistes*, XIII, 21, Lefebvre de Villebrune (trad.), 5 tomes, Paris, Lamy, 1789-1791.

Cet extrait est intéressant car il clarifie la relation entre érotisme et pornographie. Ce sont deux modes de la sexualité. L'érotisme consiste à parler de l'amour (*éros*), charnel et spirituel, ou pour parler comme Platon, Aphrodite *Porné* et *Urania*¹. *Porné* est *Pandemos*, la commune, celle qui se donne à tout le peuple. Ainsi cette Aphrodite est définie au plan de la qualité par sa sensualité, et de la quantité par le fait de se donner à tous. Elle est vulgivaque. Il est constitutif de l'amour *pornikos* de se penser comme une consommation en grande quantité. Qu'il y ait aujourd'hui une industrie de la pornographie ne fait que confirmer le coup d'envoi grec.

Ainsi la définition de la pornographie tient avant tout à un statut social qui comprend trois éléments.

En premier lieu cette description est définie par son objet : l'amour *porné* ou le désir de s'unir par l'acte de chair et d'en jouir. La pornographie nous parle donc de l'amour physique, de cette rencontre et interpénétration de deux corps au moins qui procure aux participants la félicité des sens. Elle est une représentation heureuse, au sens où il s'agit d'un *hédonisme partagé* dans la joie mutuelle. C'est pourquoi Athénée de Naucratis met ici la pornographie en regard d'un traité du bonheur. Ainsi une scène de viol crûment figurée est obscène quand elle montre le détail d'un acte sexuel, mais elle n'est pas pornographique puisqu'elle n'exprime pas l'amour physique. Les peintures pompéiennes, les gravures libertines, les films de José Benazeraf, le site Internet de John B. Root (Jean Guilloré) nous montrent des partenaires sexuels consentants, épanouis par la jouissance et les plaisirs de la peau. La pornographie expose donc le désir, non dans sa dimension préalable de manque, propre à induire une souffrance, mais dans l'obtention de sa satisfaction, propre à produire du plaisir.

En second lieu cette relation sexuelle est spécifiée : elle fait l'objet d'un commerce. La *porné* (la prostituée) est mercenaire. Elle procure du plaisir moyennant monnaie. Cette vénalité est confirmée par l'étymologie. « Porno » vient du verbe grec

pernémi qui signifie « vendre en transportant ailleurs », exporter, et *pornè gyné* signifie « femme vendue à l'étranger² ». La *porné* est la prostituée de basse condition et de basses besognes, qui sert au défoulement des hommes, l'esclave vendue sur le marché, achetée par un proxénète, qui vend des prestations dans une maison de passe. L'aristocratie des prostituées est constituée d'hétaïres. L'*hétaïra*, plus raffinée, qui peut arriver à l'indépendance matérielle et sociale, est certes une femme payée pour ses services ; mais, à l'instar d'une *geisha*, cette femme éduquée, capable d'animer une réunion par ses divers talents, maîtrise l'art de faire jouir.

C'est une relation marchande qui permet l'irruption de ces pratiques et de ces images. Car tant que la sexualité est limitée au champ du sacré ou de la vie domestique, elle est restreinte à la décence. En effet, la « libération sexuelle » (après 1960) dans les pays occidentaux, a légitimé le libertinage et introduit dans le couple une fantaisie sexuelle comme l'idée d'une satisfaction sensuelle mutuelle et réciproque. Elle a redéfini le statut d'épouse, de l'Antiquité jusqu'à récemment. Jadis une femme honnête devant tenir sa maison, s'occuper des enfants, être un modèle de vertu et de décence, y compris avec son mari. Donc certaines positions, certaines pratiques, certains fantasmes sont bridés. Comme la société phallocrate accorde à l'homme la liberté de circuler dans le monde extérieur, il trouve dans la relation marchande l'occasion de satisfaire sa fantaisie. Aujourd'hui encore le marché de l'imagerie pornographique est majoritairement destiné aux hommes, et se distribue dans les lieux de circulation : gares, stations d'autoroutes.

Cette dimension économique est clairement assumée dans les représentations pornographiques parce qu'on sait qu'aucune femme « honnête » ou qu'aucune personne ayant le sentiment de sa dignité ne s'exhiberait ainsi. Exhiber ses parties intimes, et *a fortiori*, accepter d'être visible dans une scène de copulation est tenu, par la

2. Cf. Pierre CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, Klincksieck, 1968, p. 888. En grec moderne la *porné* désigne cette fille capturée, assujettie, vendue et revendue de pays en pays, livrée aux passes en série sur des chantiers ou dans des maisons d'abattage.

1. PLATON, *Le Banquet*, 180 d-e.

morale publique, comme une dégradation que seule une rétribution conséquente peut compenser. C'est pourquoi aujourd'hui encore dans le cinéma pornographique les actrices sont mieux payées que les hommes, parce que c'est sur elles que se focalise le désir du spectateur, parce qu'une femme engage plus son honneur qu'un homme.

La pornographie est donc cette description de l'amour *vénal* à la portée de tous, du désir qui nous met en branle. Par désir nous entendons cette énergie psycho-somatique qui nous pousse à posséder un objet, quel qu'il soit. Mais ce désir peut lui-même être un leurre sur la finalité ultime de notre tendance. En effet, le désir ne s'épuise pas par la satisfaction (la possession), puisqu'il se renouvelle. Inscrit dans le cycle kénose/plérôme, il peut même chercher sa propre dissolution dans une exacerbation visant à l'épuiser jusqu'à la mort de soi ou de l'autre, comme cela est montré dans *L'Empire des sens* de Ōshima Nagisa (1976).

En troisième lieu, c'est une activité *artistique* qui recouvre deux types de tracés (*graphein*), pictural et scripturaire. De même qu'il y a des peintres (*zoographoi*) de scènes érotiques, il y a des écrivains (*graphoi*) de scènes sensuelles. La pornographie parle grec et est un champ de représentation grec, puis gréco-romain. L'iconographie égyptienne antique montrait bien des phallus (toujours circoncis), dont celui de Neter Min, des scènes de pénétration comme un *graffito* rupestre de Ouadi Hammamat (vers 1500 ans av. J.-C.) ou dans le *Papyrus satirico-érotique*¹. Mais cela restait rare, lié à une sacralité ou inversement à un genre satirique. En revanche les Grecs ont fait de la *porné* une catégorie de représentation² liée à un marché, en particulier l'exportation de céramiques peintes. La pratique du banquet accompagné d'hétaïres a initié une commande d'images qui constituent une scène de genre : le banquet. On y voit donc des femmes aux seins nus, joueuses. S'est mise en place, dans le monde grec puis dans le monde

romain, toute une iconographie du désir et du rapport sexuel, tous genres confondus : hétaires saillies sous toutes sortes de positions, intromissions vaginales, anales et orales, scènes pédérastiques, scènes saphiques, et même scènes bestiales comme le célèbre accouplement d'un satyre et d'une chèvre³. L'imagerie pornographique actuelle n'a pas une imagination tellement plus inventive, pas plus que les fantaisies libertines des XVII^e et XVIII^e siècles mêlant textes pornographiques⁴ et illustrations obscènes⁵. Que la pornographie soit un « art » a toujours donné lieu à des polémiques, d'aucuns refusant d'accorder quelque valeur artistique que ce soit à des descriptions indécentes, alors que l'art devrait faire culture commune et donc respecter la décence. Ici nous touchons en fait des questions liées au statut de l'autorité institutionnelle.

La pornographie est donc le récit ou la peinture des prestations de ces besogneuses du sexe. Elle présente les caractéristiques suivantes.

- La sexualité : le service en jeu est la consommation du corps d'autrui à des fins de jouissance personnelle par les organes sexuels et des orifices érogènes (vulve, bouche, anus, seins). La sexualité est à la fois le sujet de l'image, et sa finalité, à savoir déclencher une excitation sexuelle propre à entraîner une activité solitaire ou partagée.
- La vénalité : cette relation marchande opère un échange entre un service et une rétribution. Ce rapport vénal n'est donc pas une affaire d'amour si l'on entend par là une relation affective désintéressée entre deux individus consentants et somme toute égaux, mais une relation dissymétrique entre un objet de désir et un détenteur de capital. Il n'est pas plus un viol, ce dernier supposant un strict rapport de violence physique et morale, sans

1. *Papyrus satirico-érotique*, papyrus, cat. 2031 ou CGT 55001, scènes d'accouplement, provenance Deir el-Medineh, époque ramesside (plus de 3.200 ans), Musée Égyptien, collection Drovetti, Turin.

2. Cette culture de l'hétaïre, liée à une imagerie du rapport sexuel, serait à comparer avec la culture de la *geisha* et les estampes érotiques japonaises.

3. Groupe statuaire de Pan avec une chèvre, marbre, Musée national archéologique (cabinet secret), Naples, Italie.

4. Cf. Anonyme, *L'Escole des filles ou la Philosophie des dames. Divisée en deux dialogues. Agere et pati*, Amsterdam, Officine des Jansson, 1655, édition de 1667, BNF Enfer-112. Visible sur Gallica :

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8601526t>>.

5. Voir, par exemple, l'édition de 1795 de *La Philosophie dans le boudoir*, de Sade, Bibliothèque nationale de France, département Réserve des livres rares, ENFER-535.

contrepartie pécuniaire.

- La commercialité : si la prostitution est une consommation sexuelle moyennant rétribution, la pornographie en est le spectacle payant. Le visionnage du rapport sexuel est une des activités des plus lucratives au monde¹.
- La féminité : la femme est non seulement l'objet du désir, mais encore prioritairement l'objet monnayable, échangeable, comme une esclave. Si le corps consommé n'est pas celui d'une femme, mais d'un homme, d'un jeune homme, d'un travesti ou d'un hermaphrodite, ce dernier a malgré tout un statut devant répondre aux stéréotypes de la femme (imberbe, doux, gracieux, passif, obéissant). La pornographie est avant tout une affaire d'hommes. Ce qui ne signifie pas que les femmes ne sont pas impliquées, puisqu'au contraire elles en sont majoritairement, si ce n'est massivement, l'objet de convoitise, mais qu'elles en sont faiblement consommatrices.
- L'extériorité : cet objet d'échange ne relève pas d'un service domestique (comme par exemple une servante qui serait abusée par son maître), mais bien d'un rapport économique entre un agent² et un client, la femme (ou le mignon) étant l'objet d'une transaction, menée de ci de là.
- La nudité : les corps sont dévoilés, non pas pour exalter une vérité de caractère, comme dans le nu héroïque, ni pour suggérer le désir comme dans le nu érotique, mais bien pour montrer la chair en acte ; c'est la nudité des pécheurs qu'on retrouve dans l'iconographie des Enfers. Les éventuels vêtements sont plutôt des accessoires de pratiques extrêmes (sado-masochisme).
- La visibilité intégrale : cette nudité ne doit rien

1. En 2008, le chiffre d'affaires annuel de l'industrie pornographique était estimé à 60 milliards d'euros (source : Alexis Fricker, site web Arte, 30/09/2008). *Deep Throat* (Gorge profonde), sorti en 1972 et considéré comme le premier film X commercial coûta 25.000 dollars et en rapporta 600 millions, soit vingt-quatre mille fois sa mise.

2. Cet « agent » peut être dans le meilleur des cas un agent artistique, quand ce n'est pas un proxénète (*pornobaskos*, littéralement et étymologiquement, celui qui entretient un bétail de putains).

cacher de la mécanique des corps en acte, et même doit tout montrer dans un spectacle holistique, du point de vue de l'acteur comme du spectateur de l'acte sexuel, en multipliant les angles de vue, les profondeurs de champ, etc.

La pornographie comme rapport économique ne se retreint donc pas à la débauche sexuelle. Elle englobe tout un système politique, économique et social portant sur une marchandisation possible des corps. Mais la finalité de la pornographie est le *spectacle* de l'acte sexuel, et non la consommation de l'acte par le client. Ce spectacle peut relever de la performance *in situ*, du théâtre, de l'estampe, de la photographie, du cinéma, de la vidéo, des webcams. C'est donc une modalité du *voyeurisme* au sens où la pornographie suppose une relation marchande entre un client qui paye pour voir et une personne qui est payée pour montrer sans limite. Le client peut payer directement lors d'un *peep-show*, d'une séance de cinéma, d'un magazine, d'un abonnement à une chaîne télévisée ou un site web, ou indirectement par l'adjonction de publicités à ces mêmes modes de diffusion.

Quel paradigme du corps pornographique ?

À vrai dire cette visibilité se concentre sur ce qu'on pourrait appeler le trait d'union, ou – pour faire un mauvais calembour – la *copule* : la liaison logique et organique entre deux corps. D'où une restriction du champ de vision et des représentations à cet élément de liaison en pleine besogne, ou à ses conditions préliminaires (lèvres écloses, anus ouvert, phallus érigé), ou au spectacle induit par ses effets, à savoir la femme secouée de plaisir, les seins balancés ou les spasmes du phallus en débordement.

Les représentations élémentaires de cette copule, cet alphabet du désir se retrouvent dans les *graffiti* dits obscènes. Ce genre de dessins communs et triviaux présente de longue date des traits constants qui forment une sorte de type pornographique. Hâtivement tracés dans la clandestinité, ces *graffiti* vont réduire le corps désirant et la chair désirée aux seules parties impliquées par le

désir. Le corps masculin est réduit au sexe érigé accompagné des testicules : le *phallos*. Au mieux un corps esquissé sert de contexte à un phallus surdimensionné par rapport au reste. Ce phallus peut éventuellement être accompagné de gouttelettes suspendues figurant l'éjaculat. Le corps féminin est le plus souvent mutilé, réduit à une femme tronc, vue du cou au pubis, avec une forte poitrine et un sexe fendu, ou une paire de fesses généreuses. La tête, les bras, les jambes sont souvent absents ou grossièrement esquissés. Une fellation est réduite au strict nécessaire pour être reconnue comme telle.

Ces *graffiti* représentent donc ce qu'on exhibe (le phallus) et ce qu'on veut voir (les seins, les fesses, la vulve, le phallus). En cela ils ne diffèrent pas beaucoup des photographies érotiques, que ce soit celles de Mapplethorpe représentant en plan serré des verges flaccides ou érigées, des fessiers musclés, ou un autoportrait masqué en tenue sado-masochiste, l'anus à l'air et le sexe lié, ou celles de Lucien Clergue centrées sur les galbes des seins et des fesses. Certes, tout un discours esthétique, sociologique, politique vient « excuser » et commenter ces photographies dites artistiques, plastiques, et militantes. Il n'en demeure pas moins que le spectacle est le même : un corps tronqué, mis en scène pour le regard d'autrui. En termes kantien : il ne s'agit pas d'un goût pur, mais d'un « goût barbare », mêlé d'attraits¹, voire déterminé par eux. Il nous semble justement que la différence n'est pas dans le sujet mis en évidence mais dans le régime de monstration. Ces images pornographiques sont bien ostensibles au sens où elles montrent qu'elles montrent. Elles sont emphatiques au sens où elles insistent sur leur volonté de faire spectacle en sollicitant, par exemple, le regard du spectateur.

Toujours est-il que le corps de l'imagerie pornographique est *normé*, correspondant aux canons académiques classiques, avec quelques variations valorisant des hypertrophies mammaires, des arrières callipyges, des torsos musculeux et des phallus de satyres. Cette normalisation intervient sur la constitution de corps construits, retracés

par la chirurgie esthétique : poitrines et fesses siliconées, lèvres vulvaires redessinées², pénis allongé, etc.

Sur l'Internet nous retrouvons les mêmes attributs qui peuvent paraître contradictoires à première vue.

Le membre surdimensionné. L'industrie du pornographique propose des surenchères : des seins toujours plus gros, comme des pastèques, et plus encore. D'où la recherche aujourd'hui d'obèses, non seulement parce qu'il y a une clientèle pour ce type de corps, mais encore parce que l'obèse devient le symbole de la chair en laquelle on peut se perdre. Inversement des phallus toujours plus haut, plus larges. Des phallus hypertrophiés comme des pieux, prêts à défoncer tous les orifices. Que ce phallus soit l'objet d'une identification pour celui qui regrette une conformation plus modeste, ou l'objet d'un désir pour celui qui veut l'absorber en lui. Toujours cette même recherche de dissolution de soi dans la démesure.

Le corps tronqué l'est par des plans qui vont fouiller ses plis et replis pour mettre en lumière l'intérieur même des organes. Gros plans en contre-plongée sur la pénétration ou en plongée sur la fellation, plan oblique sur un cunnilingus hétéro ou homosexuel. Les détails anatomiques d'une vulve aux lèvres de rose épanouie, d'un phallus nervuré de désir, d'un anus dilaté à s'en rompre les chairs, d'une éjaculation triomphante ou d'une miction irrépressible, sont exposés avec vérité. Les attributs sexuels les plus apparents – les seins, l'œstrus, la verge et les testicules – sont mis en évidence au point de devenir des phénomènes quasi absolus. Dans l'union charnelle, l'isolement et le grossissement de la séquence d'intromission fait que l'on perd toute dimension de sens. Ce qui est vécu alors, dans la mise en évidence de la mécanique des corps, est la recherche d'une possession par le rythme figurée par une

2. Le *Large Labia Project* s'érige contre le développement irréflecté des labioplasties faites pour avoir des vulves standard, répondant au stéréotype de la vulve pornographique (plutôt petite, très arrondie). Voir le blog largelabiaproject.tumblr.com, et un entretien avec l'initiatrice du projet <http://next.liberation.fr/sexe/2013/04/02/faisons-la-revolution-de-la-vulve_893113>, consulté le 15 mai 2013.

1. Emmanuel KANT, *Critique de la faculté de juger* (1790), § 13.

battue, par la battue elle-même : dedans-dehors, en haut en bas, oui oui-non non !

Toutefois ce dépliement du corps a une limite. En effet, si le voyeur veut dans son spectacle extrême aller jusqu'au cœur même du mystère, voir la bouche engloutir un phallus jusqu'au fond de la gorge, voir un poing pénétrer un anus monstrueusement dilaté, voir deux phallus s'enfoncer simultanément dans les profondeurs d'un vagin et d'un anus, cette plongée extrême a un seuil de visibilité. Car aller au fond de la gorge, du vagin, de l'anus relève alors d'une endoscopie, d'une observation médicale fort peu émoustillante. D'où le paradoxe suivant : ce désir de visibilité absolue, sans limite, est en fait limité par l'érotisation du corps.

Picabia écrivit la boutade suivante : « Notre phallus devrait avoir des yeux, grâce à eux nous pourrions croire un instant que nous avons vu l'amour de près¹. » Si cela était, nous serions en fait dégoûtés par la réalité du rapport sexuel : chairs visqueuses, chargées de sécrétions, de glaires. Pour que le corps reste érotique, donc désirable, y compris dans la pornographie la plus extrême, il doit pouvoir garder son aura de dévoilement inabouti. Quand un gynécologue fait un toucher vaginal pour examiner l'état de l'utérus d'une femme, quand un urologue fait un toucher rectal pour examiner la prostate d'un homme, ces gestes en tant que tels font partie de la scénographie pornographique, mais ils ont une toute autre intentionnalité qui donne un autre sens au geste parce que les corps respectifs du palpeur et du palpé ont un tout autre statut. Le médecin examine, son attention se concentre sur l'organe, à la recherche d'une conformité ou d'une malformation. Il ne désire pas le corps de l'autre, pour la simple raison qu'un désir de consommation altérerait son jugement. Un gynécologue qui profite d'un toucher vaginal pour satisfaire un fantasme est immédiatement détecté par la patiente comme un mauvais médecin. Ce sont les *scenarii* de films pornographiques ou les hantises de partis religieux qui font du geste médical le préliminaire d'attouchements sexuels.

Tout horizon de jouissance est mis entre parenthèses, parce que le patient considère que sa posture est humiliante, ou en tout cas le met en situation de vulnérabilité, parce qu'il craint une mauvaise nouvelle, parce que le médecin, lassé de manipuler des segments de corps à longueur de journée, désinvestit sa libido, parce que des canaux en très gros plans, ou une vulve à recoudre après une épisiotomie ne sont guère appétissants. Notre corps totalement ex-ploré, mis à découvert au point d'en être retourné comme la peau de Marsyas, devient dégoûtant. Dépassez la limite du corps replié, tenu en lui-même, c'est ainsi le démembrer comme un chirurgien. Seuls des per-vers peuvent apprécier ce type de corps dépecé.

La circulation des images reproductibles

L'observation des images pornographiques antiques, telles que les fameuses fresques de lupanars romains ou les coupes helléniques destinées à l'exportation, nous montre que la pornographie était une représentation de scène de bordels, certes, mais surtout une manière de donner à voir ce que la décence cachait. Les « parties honteuses » (*ta aidōia*), celles que l'on respecte et que l'on craint de montrer, deviennent des parties exhibées. La pornographie procède par dévoilement : elle décèle le recélé et met au jour le discret. Elle fait plus que mettre à nu, tel Hypéride dévoilant Phryné, car elle déplie les replis de la chair pour tout exhiber. Elle fait des obscures profondeurs du corps un brillant effet de surface.

Ce désir de voir a, de longue date, suscité des images pornographiques reproductibles en série. Les poteries grecques antiques, en particulier la vaisselle de banquets, procédaient par poncifs, ce qui permettait de répéter un même motif et de peindre plus vite. Les gravures libertines, procédé de reproduction mécanique, eurent une grande vogue et furent largement répandues au XVIII^e siècle. Les photographies obscènes introduisirent des éléments nouveaux : une production bon marché, permettant une diffusion à grande échelle, et surtout la présence en personne du modèle. Dans les dessins, de poteries ou d'estampes, les hommes ou les femmes représentés

1. Cf. Francis PICABIA, « Amours d'intellectuels », in *Le Jésus-Christ rastaquouère* (1920), Paris, Allia, 1998.

étaient des figures imaginaires, stylisées, tandis que dans la photographie il s'agit d'une personne reconnaissable. Intervient donc un nouvel élément : le regard du modèle vers le voyeur, regard aguicheur ou faussement modeste, qui attise le désir. Ces photographies ont alimenté la presse masculine à grand tirage, que ce soit un porno *soft* (*Playboy*, *Lui*) ou un porno *hard*, hétéro ou homosexuel. Le cinéma pornographique, quant à lui, fut d'abord confiné dans la clandestinité des maisons closes ou des salons privés, à cause d'une censure sévère, avant de devenir un genre, le X¹, légalisé après 1970 sous condition par les politiques libérales, diffusé en format de cassettes vidéo ou de DVD dans des magasins spécialisés ou par abonnement sur le Web. Cette industrie génère des profits pharamineux.

Les évolutions techniques n'ont eu de cesse d'améliorer cette reproduction que ce soit en vitesse, en qualité d'image ou en nombre d'articles. Et si tracer un *graffito* exigeait un peu de temps, et de surmonter un sentiment de honte dans l'obscurité d'un recoin clandestin, en revanche l'Internet met à disposition une imagerie immédiate, et privatisable. Les sites pornographiques piègent le visiteur qui voit s'ouvrir en cascade une multitude de fenêtres qui sont autant de déclinaisons de son désir : ici les gros seins, là les fellations, ailleurs les « ethniques » (Noirs, Arabes, Asiatiques), le *bondage* s.m. encore, voici les fétichistes, voilà les zoophiles, les pédophiles même. Alors qu'un *sexshop*, du fait de sa surface limitée, présentait quelques rayons, Internet est un hypermarché où tous les goûts sont à l'étalage, pour toutes les bourses, pour toutes les niches marketing, sans censure. Fellation en tête de gondole, pratiques anales en arrière boutique, beaux seins en provenance d'Ukraine, fessiers prometteurs garantis noirs américains... Toutes sortes d'histoires et de saynètes nous racontent des histoires à coucher ensemble. Des modèles qui ont des noms d'artistes, ou plutôt des noms d'emprunt pour se prostituer sans perdre la face. Un hypermarché amoral dans l'égalité de tous les

désirs, dans le libre-échangisme globalisé d'images ou de *chats* coquins. Ce que le *graffito* fait à la volée, dans la honte, Internet l'exploite à échelle massive, au grand jour, avec enquête de satisfaction.

Les nouvelles technologies ont confirmé l'introduction de l'industrie pornographique dans la vie privée.

Jadis les photographies « cochonnes » circulaient mais en quantité relativement faible. Courbet en possédait quelques unes, à partir desquelles il aurait conçu *L'Origine du monde*². Tandis que dans les années 1980, les cassettes VHS, reproductibles en quantité indéfinie, ont fait entrer le pornographique dans la vie privée. Il n'était plus besoin d'aller dans une salle clandestine ni dans une salle de cinéma, ni même dans l'arrière-salle d'un *sexshop*, car il suffisait d'acheter une cassette dans un *sexshop*, voire dans un kiosque à journaux et de la passer en boucle chez soi, seul ou entre amis. Les réseaux de diffusion des cassettes étant multiples, l'industrie peut donc lever l'inhibition que pouvait représenter le fait de devoir se déplacer dans une salle spécialisée.

Internet met également la vie privée sur la place publique. Outre l'industrialisation de l'explicite, Internet permet une pornographie du quotidien. La webcam introduit une nouvelle dimension : la gratuité et la vie privée. Alors que l'image pornographique est somme toute l'objet d'un échange financier entre un client et un modèle, la miniaturisation des caméras actuelles permet de restituer sans aucune part d'ombre le rapport sexuel privé, surtout si les partenaires portent ces mini-caméras de tête, et téléchargent leurs ébats sur des sites de grande diffusion sans contrepartie financière.

D'où une sorte d'oxymore au regard de l'histoire : le porno *gratuit* ! Les jeunes générations, élevées dans l'imaginaire d'un accès universel, immédiat, gratuit, alimentent l'industrie des télécommunications par des contenus pornographiques domestiques, artisanaux, libres de tout droit. Que ce soit volontaire ou involontaire, comme l'atteste la déconvenue de Laure Manau-

1. Le classement X correspond, en France, économiquement à un mode de taxation, moralement à un public majeur, esthétiquement à un spectacle comportant des actes sexuels non simulés et explicites.

2. Catalogue d'exposition *Gustave Courbet*, Grand Palais, Éditions de la RMN, Paris, 2007.

dou, piégée par un amant goujat, mettant sur le web des vues très intimes, manifestement pour porter atteinte à son honneur, si ce n'est pour briser une carrière de championne. Les exemples abondent de ces *sextapes* plus ou moins graveleuses diffusées pour salir une réputation ou, inversement, pour relancer par le bas une notoriété fléchissante.

Ce sont là des comportements induits par les nouvelles technologies. Ils ne sont pas absolument nouveaux, puisque l'exhibitionnisme est fort ancien, mais il s'agit ici en fait d'un exhibitionnisme *abstrait*, le montreur ne pouvant rencontrer le regard du voyeur. Il peut même y avoir un détournement de fonctionnalités. Par exemple, des exhibitionnistes scannent des adresses aux consonances féminines sur *Skype*, et quand la personne décroche elle a la surprise de trouver sur son écran un homme en train de se gamahucher, comme dirait le divin Marquis.

Force est donc de constater que ces images se généralisent apparemment sans limitation possible. Nous avons affaire à un libéralisme économique qui, pour satisfaire une industrie planétaire de l'imagerie, très lucrative et en perpétuelle croissance, se légitime par un libéralisme moral, l'idéologie de la tolérance circonvenant toute demande de contrôle ou de répression. Plus encore, comme l'art est devenu une fonction sociale à finalité variable et que tout y est possible (effectuable et autorisé), la dépréciation de la pornographie laisse place à du *porn-art*, dans le champ des beaux-arts, et du *porno chic*, dans celui de la publicité et du design, donc à des processus de réhabilitation, voire d'appréciation. Est-ce de l'art ? C'est la représentation intéressée du désir curieux. Cette curiosité est-elle le désir d'en revenir à la première scène, de régresser jusqu'à l'impossible spectacle de l'origine de son existence, ou est-elle la quête impossible d'une bestialité, de cette régression à l'incarnation pure ? Pourquoi préférer voir une image plutôt que de consommer l'acte avec une personne ? Étrange humanité qui se satisfait du simulacre, qui préfère la jouissance de l'imagination à celle du contact.

Actuellement l'expansion économique de l'industrie pornographique, au nom d'idées libérales, rejoint des aspirations féministes et des projets artistiques. Ainsi s'élabore peu à peu une porno-

graphie de femmes. Est-ce que cela infléchit pour autant les tendances archaïques de la pornographie ?

Des femmes élaborent donc des images pornographiques, que ce soit au cinéma avec Catherine Breillat¹ ou Virginie Despentes², qui recourent à des acteurs et actrices du X, ou en bandes dessinées avec Aurélia Aurita³, ou à la télévision avec *XFemmes*⁴, série qui propose des courts-métrages de femmes pour femmes. Elles tiennent la caméra, l'appareil photographique, ou sont des interprètes assumant la mise en scène de leur corps, comme Ovidie. Ces femmes revendiquent à la fois féminité et féminisme. Mais qu'une femme tienne la caméra ne signifie pas nécessairement qu'elle fasse un film répondant nécessairement à un désir féminin, hétérosexuel ou homosexuel. En effet, les *making-off* visibles sur *Explicite.com*, le site de John B. Root, montrent qu'il n'est pas rare qu'une actrice soit chef opérateur ou photographe. Comment discerner alors une pornographie au féminin, qui serait censée correspondre à un imaginaire et une finalité spécifiques, quand le résultat semble être un plagiat des poncifs phalocrates ? Serait-ce dire alors que la pornographie répondrait à un désir commun, rassemblant ou dépassant les deux genres ? Est-ce que cela signifie que l'industrie et le marché du porno, cherchant à étendre sa clientèle et à amortir au maximum ses coûts de production, arrivent à persuader les femmes de regarder un même type de productions ?

À quelles conditions un autre porno, fait par et pour des femmes, serait-il possible, c'est-à-dire en sortant la femme de son statut de monnaie d'échange ? Pourraient-elles même arriver à faire

1. Cf. *Anatomie de l'enfer*, France, Rezo Films, 2004.

2. Cf. *Baise-moi*, France, Studio Canal, 2000. Ce film a donné lieu à d'intenses débats sur les caractères du film pornographique, comme sur son côté « post-pornographique ». Cf. Damien SIMONIN, « Définir la pornographie : le cas de *Baise-moi* (France, 2000) », Journée d'études « La pornographie en France, XIX^e-XX^e siècles » (18 mai 2011), Université de Versailles-Saint Quentin en Yvelines.

3. Aurélia AURITA, *Fraise et Chocolat*, vol. 1 et vol. 2, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2006 et 2007.

4. *XFemmes*, neuf courts-métrages de réalisatrices, Canal+, 2008-2009.

du pornographique hors de tout horizon de prostitution, qu'elle soit féminine ou masculine ? Enfin, s'agit-il, dans le cas de ces œuvres de femmes artistes, de pornographie ? Si ces pièces présentent bien des actes sexuels non simulés, il s'agit le plus souvent d'œuvres d'autrices, revendiquant un propos artistique, militant, qui constituent des œuvres marginales ne s'inscrivant pas dans la logique de l'industrie du porno, appliquant des *scenarii* indigents, des mises en scènes désolantes, des montages expéditifs, n'étant inventive que dans les acrobaties des acteurs et actrices pour arriver à exhiber leurs parties intimes, et dans les cadrages en plans serrés, la caméra pouvant même être fixée sur le front des acteurs. Autant d'interrogations que nous laissons en suspens, préférant laisser la parole aux femmes sur ce qui serait l'image de leur désir.

Conclusion : une industrie des services ?

Aujourd'hui une tendance politique, et même morale, voudrait innocenter la pornographie comme un « travail du sexe » ou une entreprise de « service sexuel » comme toute autre entreprise de services à la personne. Après tout, dira-t-on, quelle différence entre nettoyer un vieillard grabataire, souillé par ses excréments, et soulager un cadre stressé en lui faisant une fellation ? Il s'agit dans les deux cas d'un soin (*care*) moyennant rétribution, exigeant une forme d'abnégation. Une industrie du travail sexuel peut même se penser, avec ses syndicats, comme cela se voit à Amster-

dam. Faut-il y voir une neutralisation de l'activité, ou le comble du cynisme du capitalisme qui, prêt aux profits les plus immoraux, recourt à des sophismes pour saper tout jugement moral ? Nettoyer un impotent est un acte terriblement ingrat, mais cela fait partie des devoirs envers la dignité d'autrui. C'est donc un acte de respect qui requiert une certaine forme de sacrifice et qui, pour cela même, mérite notre respect. En revanche, décharger sa libido ne relève en rien de la dignité personnelle, et pour ce faire, une auto-manipulation peut suffire comme le notait Diogène !

Quelle différence entre user de son corps pour danser à l'opéra et user de son corps pour forniquer au théâtre porno ? Quelle différence entre l'industrie du cinéma d'auteur et l'industrie du cinéma pornographique ? Certes, on peut toujours arguer d'une responsabilité des actrices porno, libres de leurs choix, maîtresses de leur destinée, à l'instar de Brigitte Lahaie. La différence est que la danseuse artistique va progresser corps et âme, y compris en vieillissant, sa technique contribuant au perfectionnement de soi-même, accomplissant la possibilité d'être une fin pour elle-même, ce que Kant nommait dignité. La danseuse porno, comme le *harder*, l'âge passé, s'arrêteront n'inspirant plus de désir ou même n'ayant plus de désir. Car Aphrodite *Pornè* vit ce que vit son désir, donc suit l'inexorable chemin de la décrépitude, quand *Urania*, perdue dans les étoiles, espère encore suspendre le temps.

CHRISTOPHE GENIN